



PREMIER CHAPITRE

Auteur : **Lucy & Stephen HAWKING**
Titre : **Georges et les secrets de l'Univers**

ISBN : **978-2-266-17645-3**

N° **S17645**

Prix : **18,50 €**



« Les cochons ne disparaissent pas comme ça », pensa Georges, à l'entrée de la cabane vide. Était-il victime d'une illusion d'optique ? Il ferma les yeux, les rouvrit aussitôt. Non, les grosses fesses boueuses de son cochon rose n'avaient pas réapparu. En y regardant de près, Georges se dit que le pire restait à venir. La porte du fond était entrouverte : quelqu'un avait oublié de la fermer. Et ce quelqu'un... c'était lui.

— Georges ! Le dîner sera prêt dans une heure ! Tu as fait tes devoirs ?

— J'arrive, maman, répondit-il, d'une voix faussement enjouée.

— Ton cochon va bien ? lança-t-elle depuis la cuisine.

— Oui, oui ! mentit Georges qui manqua s'étrangler.

Il improvisa aussitôt quelques grognements, *grouik grouik*, pour lui faire croire que la vie suivait son cours dans le jardin, où s'épanouissaient des quantités incroyables de légumes, et surtout dans le cabanon, où vivait (avant sa mystérieuse disparition) un énorme cochon. Georges grogna encore pour la forme : il devait tenir sa mère à l'écart du jardin, jusqu'à ce qu'il retrouve son cochon, le ramène sous le bras et verrouille les deux portes du cabanon. Après seulement, il pourrait rentrer dîner.

Comment allait-il s'y prendre ? Il n'en avait pas la moindre idée.

Georges savait bien que ses parents n'appréciaient pas son cochon. Jamais ils n'auraient voulu d'un tel animal chez eux. Son père en particulier grinçait des dents chaque fois qu'il pensait à l'intrus qui résidait non loin de son précieux jardin potager. Georges avait reçu ce cochon en cadeau quelques années plus tôt. La veille de Noël, un livreur leur avait remis un carton qui couinait et reniflait. En l'ouvrant, il était tombé nez à nez avec un porcelet rose assez mécontent. Il l'avait sorti avec douceur de sa boîte et avait observé d'un œil enchanté son nouvel ami trotter autour du sapin. Un mot accompagnait le carton :

*Chers tous,
Joyeux Noël ! Pouvez-vous héberger ce petit bonhomme qui n'a pas de toit ?
Avec tout mon amour,*

Mamie.

Inutile de préciser que le père de Georges n'avait pas accueilli avec joie ce nouveau membre de la famille. On peut être végétarien et ne pas adorer les animaux pour autant. Non, son père préférait les plantes. Il est plus facile de s'en occuper : elles n'entrent pas à l'improviste dans la cuisine, ne laissent pas des traces de boue sur le carrelage et ne dévorent pas les biscuits oubliés sur la table. Quant à Georges, ravi d'avoir un cochon bien à lui, il remercia chaleureusement sa bienveillante grand-mère.

Comme chaque année, les cadeaux déposés sous le sapin par ses parents étaient atroces : les manches du pull-over à rayures mauves et orange tricoté par sa mère touchaient le sol ; la flûte de Pan ne figurait pas sur sa liste au père Noël ; enfin, il eut beaucoup de mal à exprimer de l'enthousiasme devant le kit " La ferme aux asticots ". Dans ses rêves les plus fous, Georges recevait un... ordinateur ! Seulement voilà ! Il était hors de question que ses parents lui en achètent un. Ces derniers n'aimaient pas beaucoup les inventions modernes ; ils essayaient autant que possible de se passer d'appareils ménagers. Désireux de vivre une vie simple et saine, ils lavaient leurs vêtements à la main, n'avaient pas de voiture et, à la nuit tombée, allumaient des bougies pour ne pas avoir à utiliser l'électricité.

Leur but : donner la meilleure éducation à Georges, une alimentation naturelle – sans toxines ni conservateurs – loin des radiations et autres phénomènes maléfiques. Il n'y avait qu'un problème : en se débarrassant de tout ce qui pourrait nuire à leur fils, ils le privaient aussi de nombreux plaisirs. Les parents de Georges aimaient les danses folkloriques, les marches contestataires en faveur de l'environnement et le pain maison fait avec de la farine moulue par leurs soins. Georges, non. Il rêvait de Disneyland, de montagnes russes, voulait jouer à la console, prendre l'avion et visiter des pays lointains. Pour l'instant, il n'avait obtenu qu'un cochon.

Un cochon très sympathique au demeurant. Georges, qui l'avait baptisé Fred, aimait passer du temps en sa compagnie. Assis sur la barrière devant la porcherie construite par son père dans le jardin, il regardait Fred s'ébattre sur la paille fraîche ou renifler le sol poussiéreux. Au fil des saisons, le porcelet avait grossi à tel point que dans la pénombre on aurait pu le confondre avec un éléphanteau. Plus Fred grandissait, plus il était à l'étroit dans son cabanon. Aussi, chaque fois que l'occasion se présentait, il s'évadait et partait saccager le jardin potager. Il piétinait les carottes, grignotait les choux, mâchonnait les fleurs que Rosemarie, la maman de Georges, avait patiemment semées. Même si elle répétait souvent qu'il faut aimer tous les animaux de la création, Georges la soupçonnait de détester Fred les jours où le cochon mettait à sac ses plantations. Elle était végétarienne, comme son mari. Pourtant, Georges aurait juré l'avoir entendue une fois marmonner le mot " saucisse ", alors qu'elle nettoyait la cuisine après le passage de l'ouragan Fred.

Aujourd'hui, Fred n'avait pas touché un seul légume. Au lieu de se déchaîner dans le potager, l'animal semblait être passé à l'étape supérieure. Dans la clôture qui séparait leur terrain de celui du voisin, Georges remarqua soudain un drôle de trou, de la taille d'un cochon. La veille, il n'y était pas, puisque Fred était enfermé à double tour dans sa porcherie. Le garçon devait se rendre à l'évidence : Fred, cet animal obstiné, risque-tout, imprudent et rose bonbon avait préféré l'aventure à la sécurité du jardin.

Il flottait autour de la maison voisine une aura de mystère. Georges ne se souvenait pas l'avoir vue habitée. Alors que tous les propriétaires de la rue entretenaient leur jardin, allumaient leurs lampes le soir, entraient et sortaient en claquant les portes, cette maison restait silencieuse, triste et sombre. Aucun bébé n'y gazouillait au petit matin, aucune mère ne criait "À table !". Le week-end, aucun bruit de marteau, aucune odeur de peinture. Personne ne venait réparer les fenêtres cassées ni nettoyer les gouttières. Des années d'abandon avaient permis à la nature de reprendre le dessus et de transformer le jardin en forêt amazonienne. Chez Georges, tout était net, propre et très ennuyeux. Les plants de haricots étaient solidement attachés à leurs tuteurs, les grosses laitues alignées à la perfection, comme les fanes vert foncé des carottes ou les rangées de pommes de terre. Georges ne pouvait pas jouer au foot de peur que le ballon ne tombe au milieu des framboisiers taillés avec soin. Ses parents lui avaient d'ailleurs délimité une minuscule parcelle, dans l'espoir qu'il se passionne pour le jardinage et envisage de devenir un jour fermier bio. Plus intéressé par le ciel que par la terre, Georges laissa donc son bout de planète à la merci des cailloux, des mauvaises herbes et des bestioles, et se consacra aux étoiles avec la ferme intention de les compter toutes.

LE CIEL ÉTOILÉ

La journée, une seule étoile est visible dans le ciel. Cette étoile, la plus proche de nous, affecte tout particulièrement notre vie de tous les jours. Elle se nomme le Soleil.

La Lune et les planètes n'émettent pas de lumière. Elles semblent lumineuses la nuit parce que le Soleil les éclaire. La nuit, le ciel comporte quelques objets visibles, autres que des étoiles. Ce sont la Lune et les planètes, comme Vénus, Mars, Jupiter ou Saturne.

Tous les autres points lumineux que nous apercevons dans le ciel nocturne sont des étoiles semblables à notre Soleil. Certaines sont plus grosses, d'autres plus petites. À l'œil nu, par une nuit sans nuages, loin des sources de lumières émanant des villes, il est possible d'en voir des centaines.

À côté, tout était différent. Georges grimpa souvent sur le toit de la porcherie pour contempler la merveilleuse forêt vierge. Les buissons, les troncs noueux, les branches enchevêtrées représentaient un terrain de jeu idéal pour un jeune aventurier. Les ronces serpentaient bizarrement, s'entrecroisant, telles des voies de chemin de fer dans une gare. En été, le liseron enfermait le moindre arbuste dans une toile d'araignée verte. Les pissenlits s'étaient étalés, les orties déployaient leurs maudites feuilles, comme des envahisseurs extraterrestres prêts à en découdre, et, parmi les herbes folles, les minuscules myosotis semblaient faire des clins d'œil au jeune garçon.

NON. Georges avait essayé un refus catégorique quand il avait suggéré d'agrandir son aire de récréation. Ce n'était pas un "non" normal, qui pouvait gentiment se transformer en "oui", mais un "non" qui signifiait : "Nous avons peur que tu te blesses si tu joues là-bas." Un vrai "NON", en majuscules, qu'on ne discute pas, le même "NON" prononcé quand il avait mentionné le fait que ses camarades de classe possédaient tous la télévision – certains la regardaient même dans leur chambre ! – et que peut-être ses parents pourraient envisager d'en acheter une. Aussitôt, son père lui avait servi une tirade sur la pollution du cerveau par des émissions plus débiles les unes que les autres. Au sujet du jardin d'à côté, Georges n'avait même pas eu droit à un sermon, juste à un "NON" ferme. Fin de la conversation.

Mais Georges était un garçon qui aimait bien connaître le pourquoi du comment. Devinant qu'il n'obtiendrait aucune réponse de la part de son père, il s'était tourné vers sa mère.

— Oh, Georges ! Tu poses trop de questions, avait soupiré Rosemarie qui hachait des choux de Bruxelles et des navets pour les ajouter à la pâte à gâteau.

Sa mère avait une fâcheuse tendance à cuisiner tout ce qui lui tombait sous la main, au lieu de choisir des ingrédients susceptibles de constituer un plat comestible *et* bon.

— Je veux juste savoir pourquoi je n'ai pas le droit d'aller à côté, avait insisté Georges. Si tu me le dis, je ne poserai plus de questions de la journée. Promis.

Rosemarie s'était essuyé les mains sur son tablier à fleurs et servi une tisane d'ortie.

— D'accord, Georges. Je te raconterai une histoire si tu m'aides à préparer les muffins.

Elle lui avait passé un grand saladier en terre cuite et une cuillère en bois avant de s'asseoir. Georges s'était mis à touiller l'épaisse mixture jaune constellée de morceaux de légumes verts et blancs.

— Il y a plusieurs années de cela, avait commencé sa mère, quand nous avons emménagé ici, avant ta naissance, un vieil homme vivait dans cette maison. On le voyait rarement, mais je me souviens très bien de lui. Il avait la plus longue barbe que j'aie jamais vue – elle lui descendait jusqu'aux genoux !

Il était sans âge et semblait avoir toujours vécu dans le coin.

— Que lui est-il arrivé ? avait demandé Georges, qui avait déjà oublié sa promesse de ne plus poser de questions.

— Nul ne le sait. Du jour au lendemain il a disparu.

— Il est peut-être parti en vacances ? avait suggéré Georges, la cuillère à la main.

— Dans ce cas, il n'est jamais revenu. La maison a été fouillée de fond en comble, sans qu'on retrouve aucune trace. Et personne n'a jamais revu l'homme à la longue barbe.

— Non !

— Il y a quatre ou cinq ans, avait enchaîné sa mère tout en soufflant sur sa tasse, nous avons entendu des bruits, comme des coups de marteau au milieu de la nuit, et des voix. Nous avons vu des lumières. Des squatteurs s'y étaient installés et la police a dû les chasser. La semaine dernière, ton père et moi avons cru entendre à nouveau du bruit. Nous ignorons qui peut vivre dans cette maison, voilà pourquoi Papa ne veut pas que tu traînes là-bas, Georges.

Posté devant le grand trou noir dans la clôture, Georges se souvint de cette conversation avec sa mère. L'histoire qu'elle lui avait racontée ne l'avait pas détourné de son projet, bien au contraire. La maison continuait de l'attirer irrésistiblement. Cependant, c'était une chose de vouloir aller de l'autre côté en sachant que c'était interdit, et une autre d'être obligé de s'y rendre. Soudain, la bâtisse lui sembla sombre, effrayante ; une partie de lui-même désira retrouver la flamme vacillante des bougies, l'odeur bizarre des plats cuisinés par sa mère, la sécurité d'une porte qu'on ferme à clef. Cela signifiait aussi abandonner Fred, en danger. Georges ne pouvait pas non plus demander de l'aide à ses parents – autant signer tout de suite l'arrêt de mort de son cochon ; il lui reviendrait sous forme de grosses tranches de jambon. Georges inspira un bon coup : il devait le faire, il devait franchir la clôture. Les yeux fermés, il plongea dans le trou.

Quand il rouvrit les yeux, il se trouvait au cœur de la jungle. Au-dessus de sa tête, le feuillage était si dense qu'on voyait à peine le ciel. La nuit tombait. Dans l'épaisse forêt déjà sombre, Georges remarqua que les herbes piétinées formaient comme un sentier. Il le suivit en espérant qu'il le mènerait à Fred. Des plantes collantes s'accrochaient à son pantalon et des ronces lui griffaient les bras. Le sol spongieux s'enfonçait sous ses pieds, des orties géantes lui piquaient les bras. Au fur et à mesure qu'il avançait, le vent poussait de longs soupirs dans le sous-bois et semblait répéter : “ Fais attention. Fais attention. ”

Le sentier mena enfin Georges à l'arrière de la maison abandonnée. Jusque-là, il n'avait ni vu ni entendu le fuyard. Mais, sur les dalles brisées devant la porte, Georges découvrit des traces de boue que seul un cochon pouvait laisser. En observant les empreintes, il n'eut aucun doute sur la destination de Fred. L'animal avait profité de la porte entrouverte pour se faufiler à l'intérieur. Et, pire, alors que personne ne vivait là depuis des années, Georges aperçut de la lumière.

La vieille baraque était habitée.

